

Les jeux des petits montagnards des Ormonts avant 1914

Autor(en): **Nicolier, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **89 (1962)**

Heft 9

PDF erstellt am: **05.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-232919>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les jeux des petits montagnards des Ormonts avant 1914

par Henri Nicolier, de La Forclaz



Dans nos montagnes, il y a plus de 50 ans, les jouets étaient rares, simples et peu coûteux. On les créait en général soi-même, à peu de frais : poupées en chiffons dont le visage était fait de quelques traits à l'encre, billes et boutons, vaches et veaux constitués d'un fragment de rameau de plane, les ramillons opposés figurant les cornes, les akènes des poules. Les fèves rouges et noires étaient des chèvres, et tous ces animaux, placés en ligne sur une raie du plancher, figuraient « ona poïa », une alpée ou un « remuage ».

A partir de 10 à 12 ans, on abandonnait, en belle saison, ce genre de troupeau pour quelque chose de plus réel : chaque enfant, une clochette ou une sonnette au cou, devenait une armaille quelconque, et on « remuait ». L'armailli et le tau-reau devaient souvent être désignés par le sort, attendu qu'ils ne sont, ni l'un, ni l'autre, « ensonnaillés ».

Le jeu le plus intéressant, le plus palpitant parce que certains y étaient d'une adresse étonnante, était celui des billes (des nius, des mâpis, que nous nommions des mâbres). Ailleurs, les enjeux étaient des nius ; chez nous, aux Ormonts, c'était des boutons dont il y avait quatre catégories :

1. L'amenée, le bouton de chemise en verre qui se casse : l'unité.
2. Le bouton de culotte à quatre trous, en carton comprimé. C'était la redette qui valait deux amenées.
3. Le bouton de métal des tuniques militaires, bombé ou plat, à surface lisse. C'était le metau, estimé en général deux redettes.

4. Quant aux boutons de métal « Gendarmerie vaudoise », « Musique de landwehr », « Douanes suisses », etc., ils étaient hors tarif et pouvaient valoir, suivant la cote du jour, huit à dix redettes, trois ou quatre mâbres, deux agates en verre ou une corna (cornaline).

Les enjeux étaient placés sur une pierre plate dite pelote. De cette pelote, chaque joueur lançait son agate ou sa corna le plus près possible d'un liteau de bois placé à quelque deux mètres de la pelote, cela pour établir le rôle des concurrents. Le jeu consistait à atteindre les enjeux ou le projectile d'un partenaire, lequel, dans ce dernier cas, perdait son enjeu et était exclu du jeu.

Les projectiles étaient éjectés par simple pression entre le pouce recourbé et l'extrémité de l'index, et non comme dans le jeu de boules des Italiens ou dans celui de la pétanque. Atteindre le projectile d'un partenaire, c'était le « pi-quer », et cela justifiait la perte de son enjeu.

Les grands pontifes du jeu, les champions, possédaient des centaines de bou tons, en chaînes, de quoi faire plusieurs fois le tour de leur cou, ce qui ne manquait pas d'en imposer aux filles.

Les règles du jeu étaient pleines de bon sens, de droiture, d'équité. Elles condamnaient la « tsinquenaude », soit l'art de s'approcher indûment du projectile d'un partenaire ou de la pelote. En plaine, ce geste frauduleux s'appelait « pougner ». Tsinquenaude et pougne étaient causes de maintes bagarres.

A quelque 60 ans de distance, je ne peux m'empêcher d'admirer ce jeu qu'on ne pratique plus du tout dans mon village où, à chaque récréation, les écoliers jouent au ballon (handball surtout, la place de jeu étant trop exigüe pour le football).

Le jeu le plus simple était et reste encore la poursuite, la « couratte ». Pour ce jeu, comme pour d'autres, il fallait désigner le premier poursuivant. Pour cela, l'organisateur disait, en montrant du doigt successivement chacun des joueurs : onvalla, douvalla, trevalla, cattalla, felin, felâ, dépi, bordzon, satton, greffion, tirpatta, dalmagne, cinquantion.

On pratiquait aussi, mais en vase clos, colin-maillard qui, chez nous, se nommait la « capa borgne », mot suggestif indiquant clairement qu'à moins de précautions extrêmes l'aveugle n'était souvent qu'un borgne. Dans notre naïveté, nous faisons devant lui force grimaces et contorsions, lui demandant : « Que vois-tu ? à quoi il répondait invariablement : Rien ! »

Pendant les récréations de la classe, on jouait, en bonne saison, dans un pré voisin du collège à « A qui ? A mi ! » La classe se partageait en deux camps, l'un composé d'un seul élève désigné par onvalla, douvalla, etc., l'autre du reste de la classe. Le solitaire criait : A qui ? la bande répondait : A mi ! Et l'on s'efforçait de changer de camp, à quoi le solitaire s'opposait selon ses moyens, guet-

tant les plus mauvais coureurs, leur donnait trois tapes dans le dos, et ils devenaient poursuivants pour l'épisode suivant. Le dernier rescapé devenait le solitaire de la nouvelle passe.

Avant l'interdiction du patois dans les écoles vaudoises, en 1806, il est certain que l'on criait : A kê ? A mè !

Les filles tournaient des rondes en chantant : « C'est un beau château... » auxquelles les garçons ne prenaient part que pour le plaisir de les embrasser.

*Embrassez cell' qu' vous voulez,
Moi celle que j'aime. Ogai ! Ogai !
Oh ! le joli mois de mai.*

Plus de ronde maintenant, faute de filles. Il n'y en a plus que quatre à l'école de mon village. Dépopulation, mort du folklore, des vieilles traditions. Où allons-nous ?

Henri Nicolier.

Littérature patoise

Pour répondre à des abonnés qui nous demandent des renseignements à ce sujet, voici la liste des ouvrages patois disponibles, que nous vous recommandons et que vous pouvez obtenir chez le secrétaire romand Oscar Pasche, à Essertes sur Oron.

Po récafâ, patois des diverses régions vaudoises, environ 400 pages, édition 1910. Fr. 1.50.

Por la Veillà, de Marc à Louis (Jules Cordey). Récits et histoires gaies. Fr. 1.50.

La Veillà à l'Otto, de Marc à Louis (Jules Cordey). Idem. Fr. 1.50.

Lè vilhie tsanson dâo pays, petit chansonnier patoisant vaudois. Fr. 1.25.

Grammaire patoise, par H. Nicolier, de la Forclaz. Fr. 5.—.

Encore quelques exemplaires de « L'Evangile en patois vaudois, les paraboles », du pasteur Goumaz. Fr. 3.75.